

LE PASSE-TEMPS

ET

LE PARTEPPE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>La Chance et la Guigne</i>	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques	L. M
L'Amour vous guette (poésie)	Jeanne GERMAIN.
Nos Théâtres.....	L.M.
Partition amoureuse : <i>Fortissimo</i>	Andréa LEX
Nos petits Bas-bleus.....	Tony d'ULMÈS.
En Route : <i>Souvenir du Monastère de Cluny</i>	Jehan LAINCONNU.
Lettre parisienne : <i>Le Revolver du Chansonnier</i>	Arsène ALEXANDRE.
Libre Chronique.....	FRANC-SILLON.
Futur ministre	Eugène DREVETON.
Bibliographie.....	X...
Spectacles et Concerts.....	X...
Bulletin Financier.....	X...

CAUSERIE

La Chance et la Guigne

De ces deux mots, le premier est français, le second ne l'est pas encore.

Je l'emploie cependant sans la moindre hésitation. Parti de l'argot, il a pris place dans le langage courant ; nous le voyons aujourd'hui accrédité auprès des meilleures sociétés.

L'Académie française — Cette vieille dame qui doit à son grand âge d'être extrêmement — prudente se borne à sanctionner le mot « guignon » et se refuse à insérer dans son fameux dictionnaire le mot « guigne », autrement que pour désigner une variété de cerise noire à longue queue.

Cette guigne-là, dure une saison et ne pousse que dans les zones tempérées ; il en est une autre — non moins noire — dont la durée est indéfinie et qu'on rencontre sous toutes les latitudes.

C'est de cette dernière que je veux parler ; elle tient assurément plus de place que l'autre dans l'existence humaine ; aussi ancienne que le monde, il est probable qu'elle ne finira qu'avec lui.

Avoir de la chance, c'est retirer du hasard des événements des résultats favorables : le contraire vous donnera une définition exacte de la guigne.

On peut courir la chance, on ne court pas la guigne : c'est elle qui vous court après !

Tels événements — souvent les mêmes — qui apporteront à celui-ci des félicités et des joies, ne donneront à celui-là que des amertumes et des peines : le premier sera un chanceux, le second un guignard.

Je devrais dire « un enguignonné », mais, ayant fait un premier emprunt à la langue verte, la logique veut que j'en subisse les conséquences.

Il n'est pas téméraire d'affirmer — en regardant ce qui se passe autour de nous — que le hasard fait presque seul les destinées ; le mérite n'en est qu'une des chances favorables et encore — pour réussir — cette chance n'est-elle pas absolument indispensable.

Pourquoi au jeu, en amour, en toutes choses, la chance est-elle dévolue aux uns et la guigne aux autres ?

Pourquoi les chanceux constituent-ils — ici bas — une infime minorité, alors que les guignards sont légion ?

Emile Goudeau a écrit — sur ce sujet — un chapitre très approfondi sans arriver à une explication plausible.

Après s'être demandé — en parlant des joueurs — d'où vient cette persistance que certains mettent à gagner et d'autres à perdre, ce mystère insondable qui fait qu'un homme ne peut toucher ni aux dés, ni aux cartes, ni à rien, ni à la

vie, sans briser tout, tandis que tel autre réussit perpétuellement en femmes, en politique, en finances, il arrive à se poser cette autre question :

— Quel est l'ironique Dieu, l'esprit fantaisiste qui distribue ainsi d'en haut les faveurs ou les taloches sur un être, sans que le mérite ou le démerite de cet être y soit pour rien ?

Est-ce qu'on sait ?

Et qu'on ne vienne pas dire que toute chance est faite d'éléments certains, tirés de l'individu lui-même et du lieu dans lequel il se trouve ; que la déveine et la sombre guigne ne sont que le résultat d'une mauvaise adaptation de l'individu aux choses qui l'entourent...

Il suffit, pour réduire à néant cette opinion — irrespectueuse pour le plus grand nombre — de considérer la quantité de pauvres diables réduits par la force des choses — à l'encontre de leur volonté et de leur valeur personnelle — à tirer toute leur vie l'autre diable par la queue.

On s'explique alors pourquoi la loterie, association mutuelle de convoitises aléatoires, a trouvé — partout où elle s'est implantée — de chauds partisans.

Il est si bon de « tâter la chance », d'entr'ouvrir une porte à la capricieuse Fortune avec le secret espoir de la voir arriver !

Il est évident que les cigarières de la Manufacture des tabacs — au nombre de cinq — dont les journaux de Madrid nous content, en ce moment, les mésaventures, espéraient — elles aussi — que la fortune se déciderait à leur faire risette, le jour où elles mettaient en commun leurs petites économies pour prendre cinq numéros à la Loterie nationale.

Le moins qu'elle devaient souhaiter,

c'était d'entrer en possession d'un de ces mirifiques châteaux comme il y en a tant en Espagne, indépendamment de ceux qu'on y bâtit en rêve.

Or, la chance a voulu qu'au dernier tirage, le numéro 15457, possédé par le groupe des cinq cigarières, sorte et gagne le gros lot de 200,000 francs.

Quand ces jeunes femmes apprirent l'heureuse nouvelle par la liste publiée dans les journaux, il y eut un beau tapage à la fabrique : impossible de tenir les heureuses gagnantes en place.

Toutes à la fois voulurent s'en aller. Elles chantaient, riaient, dansaient, menaient un bruit d'enfer et empêchaient leurs compagnes de travailler. Il fallut se décider à leur ouvrir la porte et à les laisser partir.

C'est l'une d'elles — Catalina Bravès — qui était la dépositaire des cinq billets; on la suivit à son domicile pour les retirer et aller ensemble se faire payer à l'administration.

Et, quelle course folle à travers Madrid ?

Toutes ces Carmen déchainées, dans les transports de leur joie bruyante, ameutèrent les passants et recueillaient — sur leur passage — les plaisanteries les plus risquées.

Echevelées, enfiévrées, elles arrivent enfin au domicile de la Catalina. Celle-ci ouvre le tiroir où elle avait enfermé les billets, et recule de stupeur.

Au lieu de cinq billets, elle n'en trouve plus qu'un : les quatre autres avaient été coupés en petits morceaux par un bébé de trois ans, le jeune Francisco, qui s'était amusé à essayer les ciseaux de sa mère.

On juge du désespoir de ces femmes qui, après avoir — un instant — cru tenir la fortune voyaient leur beau rêve étoilé s'en aller en fumée ! L'administration de la loterie ne paie que les billets absolument intacts.

Catalina et ses amies s'y transportèrent néanmoins avec les débris des décimes pour essayer de convaincre le directeur.

Vains efforts ! Elles en furent pour leurs frais d'éloquence : l'administrateur — retranché derrière les rigueurs du règlement — refusa de se laisser convaincre.

Les cigarières n'ont pu en prendre leur parti. Elles ont décidé de se rendre auprès du ministre des finances qui — touché par leurs larmes et leurs supplications — ordonnancera peut-être en sa toute puissance, le paiement des « décimes » lacérés.

Si cette démarche ne leur donne pas

satisfaction elles iront jusqu'à la reine, jusqu'au roi lui-même...

De même que la Roche Tarpéienne voisinait avec le Capitole, la malice des choses permet quelquefois à la guigne de contrebalancer les avantages de la chance.

« Il n'est chance qui ne se retourne », dit un proverbe consolant : c'est la revanche des déshérités sur les heureux du mauvais œil sur le bon !

PIERRE BATAILLE

Echos Artistiques

Le compositeur Massenet termine, en ce moment, un oratorio biblique auquel il travaillait depuis plusieurs années : la *Terre Promise*.

Cet ouvrage, d'une réelle importance, est en trois parties : Horeb, Jéricho, Chanaan.

On sait que Verdi a définitivement renoncé à écrire de la musique. On affirme qu'il écrit ses mémoires; on dit même qu'ils ne sont pas loin d'être terminés. La nouvelle est d'autant plus vraisemblable qu'il y a plusieurs années, le maître a exprimé à un de ses amis intimes, de Milan, le désir d'écrire une autobiographie, de donner son opinion sur les controverses musicales de notre époque, d'expliquer son attitude vis-à-vis de l'école wagnérienne et de dire son avis sur les tendances des compositeurs néo-italiens.

Le théâtre de la Porte Saint-Martin va reprendre la *Dame de Monsoreau*, le drame de Dumas, qui fut créé sur la même scène en 1860. Coquelin aîné jouera le rôle de Chicot, créé jadis par Mélingue.

Le ministère de l'intérieur de la Grande-Bretagne vient de publier un rapport annuel, et nous y trouvons quelques chiffres intéressants au sujet des théâtres.

On compte aujourd'hui à Londres 580 théâtres et autres scènes, parmi lesquelles 45 musics-halls de premier ordre. Ces théâtres donnent du travail à 150.000 personnes et reçoivent chaque soir en moyenne 500.000 visiteurs. Le Royaume-Uni tout entier compte plus de 3.000 théâtres et autres établissements qui occupent 850.000 personnes et reçoivent journalièrement environ 1.250.000 spectateurs.

Le roi de Grèce a exprimé le désir de créer un théâtre national à Athènes, à l'instar des théâtres de la cour allemande, et a offert la somme de 300.000 francs pour doter le théâtre royal d'Athènes de toutes les installations modernes et pour le transformer selon les exigences actuelles. A cet effet, le roi a fait venir

M. Jules Rudolph, inspecteur de la scène de l'Opéra impérial de Vienne et lui a donné carte blanche. Le roi fera aussi réorganiser les autres services du théâtre par des experts étrangers.

On ne dit pas si le Théâtre national d'Athènes jouera aussi l'opéra comme les théâtres de la cour allemande. Cela serait à désirer, car les mélomanes d'Athènes doivent, jusqu'à présent se contenter de mauvaises troupes d'opéra qui, sans vergogne, jouent les ouvrages dont les réorchestrations sont faites sur place par de pauvres manœuvres.

La dépense du monument qui doit être élevé à Berlin à la mémoire de Richard Wagner et qui doit prendre place au Thiergarten, est fixé à 300 000 marcs.

Un admirateur du maître, qui veut, paraît-il, garder l'anonyme, a écrit au comité qu'il tenait à sa disposition la somme qui manquerait pour compléter ces 300.000 marcs, si ceux-ci n'étaient pas entièrement souscrits. D'autre part, on annonce que le comité a soumis à l'empereur Guillaume II le projet du monument pour obtenir son approbation. C'est à ce propos qu'un journal allemand nous apprend une information particulière. « Avec son ardeur pour tout ce qui est beau et grand, dit ce journal, Guillaume II a manifesté au comité Richard Wagner son intention de glorifier la mémoire non seulement du grand créateur de l'*Anneau du Libelung*, mais encore toute une série de compositeurs allemands, dont les statues feraient, au Thiergarten, le pendant de celles des personnages historiques qui ornent la grande allée. » Voilà certainement une idée vraiment artistique. Il ne reste qu'à trouver les moyens de la mettre à exécution.

L. M.

L'Amour vous guette

*Foulant sous vos pieds l'herbe humide,
N'allez pas vous mirer dans l'eau
Et rêver près du clair ruisseau...
L'amour est traître... et l'eau perfide...
L'amour vous guette au bord de l'eau...
Foulant sous vos pieds l'herbe humide,
N'allez pas vous mirer dans l'eau.*

*En cherchant des fleurs dans la mousse,
N'allez pas rêver dans les prés,
De furtifs et tendres baisers...
L'amour est traître... et l'herbe douce...
L'amour vous guette dans les prés...
En cherchant des fleurs dans la mousse,
N'allez pas rêver dans les prés.*

*Lorsque la nuit étend son ombre,
N'allez pas dormir dans le bois,
Y rêver d'amour... quelquefois...
L'amour est traître... et le bois sombre...
L'amour vous guette au sein du bois...
Lorsque la nuit étend son ombre,
N'allez pas dormir dans le bois.*

Jeanne GERMAIN.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Nous ne pouvons qu'enregistrer le succès prévu des deux représentations données par M. Mounet Sully : *Hamlet*, et *Othello* avec la nouvelle traduction de M. Jean Aicard.

Les soirées de jeudi 28 septembre et vendredi 29, ont été, pour le célèbre sociétaire de la Comédie-Française, l'occasion d'un de ces triomphes auxquels il est habitué.

MM. Philippe Garnier, Gangloff et Mlle Laure Fleur, dont on se rappelle les débuts sur la scène des Célestins, se sont montrés les dignes partenaires du grand tragédien.

THÉÂTRE DES GÉLESTINS

Dire que le *Chevalier de Maison-Rouge* n'a pas eu le succès qu'en attendait la direction des Célestins, ce n'est pas, croyons-nous, porter atteinte à la réputation d'Alexandre Dumas comme auteur dramatique.

Il serait non moins injuste de s'en prendre à l'interprétation qui, sans être hors ligne, a été convenable en ce qui concerne M. Sarter dans le rôle de Maurice Linday, et bonne du côté des femmes : Mme Delphine Murat sous les traits de la femme Tison et Mlle Hélène Gondy sous la coiffe de Geneviève.

C'est ailleurs qu'il faut chercher le manque d'intérêt offert par le vieux drame qui met en scène les hommes de la Révolution.

Le *Chevalier de Maison-Rouge* est un des ouvrages les moins intéressants du répertoire d'Alexandre Dumas et d'Auguste Maquet. Il date de l'année 1847, et il faut bien convenir que — depuis cinquante-deux ans — la vérité sur les événements et les personnages de la période révolutionnaire, a fait du chemin.

A tant faire de revenir au vieux drame historique, qui a compté et compte encore, nous en sommes certains, de nombreux admirateurs, il eut été préférable de revenir d'emblée au drame de cape et d'épée comme la *Reine Margot* ou la *Dame de Monsoreau*, des mêmes auteurs.

N'y a-t-il pas une indication utile dans ce fait que le théâtre de la Porte Saint-Martin se dispose à reprendre ce dernier drame avec Coquelin aîné, dans le rôle de Chicot.

En attendant de pouvoir apprécier dans une autre pièce, les divers éléments dont se compose notre troupe de drame, disons, pour mémoire, que les rôles de

second plan sont confiés à MM. Jules Mary (*Lorin*), Thorsigny (*Dixmer*), Chambly (*Rocher*), et à Mme Jorsy (*Héloïse Tison*) et Dorval (*Arthémise*).

Quant au *Chevalier de Maison Rouge*, M. Ferréal, on sait que son rôle est de peu d'importance et qu'il n'est le héros de la pièce, que sur l'affiche.

L. M.

Partition Amoureuse

V

« FORTISSIMO »

*Tes chers bras se font d'acier
Pour m'entourer de leurs chaînes;
Ton grand cœur est un brasier
Qui met du feu dans tes veines...*

*Moi? — Mais je ne suis plus rien,
Près de toi, qu'une parcelle
De toi-même! — Tu veux bien
— Foyer — boire l'étincelle...*

*Nous demeurerons ainsi,
N'est-ce pas? toute la vie;
Et je te dirai « merci »,
Heureuse d'être asservie...*

*Il me faut fermer les yeux,
Tant ton œil, à toi, me grise.
Ainsi, je te chéris mieux...
« Je t'aime! — O chère surprise! »*

*Tout mon amour, je voudrais
Qu'il pût venir sur ma lèvre:
Alors je te la tendrais,
Brevage ardent, pour ta fièvre!
— Lorsque l'on croit n'être qu'un,
O l'impuissance abhorrée
De se retrouver chacun
Avec son âme effarée!... —*

Andréa LEX

Nos petits Bas-Bleus

Dans un bureau de rédaction. Le secrétaire, jeune, beau garçon, très chic, lit le journal. On introduit un bas-bleu, entre 22 et 27 ans, petite, maigre, hâve, visage ravagé, laide, toilette modeste avec quelques notes criardes; petit sac d'où sort un gros rouleau.

LE BAS-BLEU (*la bouche en cœur*).

Monsieur, je vous apporte un roman.

LE SECRÉTAIRE (*la regardant avec dégoût*).
J'ai horreur des bas-bleus!

LE BAS-BLEU (*la voix tremblante, prête à fondre en larmes*).

Monsieur... Monsieur... si je vous fais horreur...

LE SECRÉTAIRE

Je parle d'une horreur toute intellectuelle.

LE BAS-BLEU (*consolé la bouche en cœur*).
C'est un roman...

LE SECRÉTAIRE

Les femmes ne doivent pas faire de littérature.

LE BAS-BLEU (*aigre*).

Que voulez-vous qu'elles fassent?

LE SECRÉTAIRE (*très napoléonien*).
Des enfants.

LE BAS-BLEU (*pudibond*).

Oh!

LE SECRÉTAIRE (*très prédicateur*).

Le mariage est un devoir, le plus sacré des devoirs, et nul ne saurait s'y soustraire.

LE BAS-BLEU.

Vous êtes mariée, Madame Josse?

LE SECRÉTAIRE.

Non!... Ah! non, par exemple!...

LE BAS-BLEU.

Beaucoup d'hommes disent comme vous, et voilà pourquoi beaucoup de femmes ne se marient pas. Alors, que faire?

LE SECRÉTAIRE.

Elles ont la religion.

LE BAS-BLEU.

Vous êtes croyant?

LE SECRÉTAIRE.

Non!... Ah! non, par exemple!...

LE BAS-BLEU (*la bouche en cœur*).

Mon roman...

LE SECRÉTAIRE.

Je vous en prie, ne m'en parlez-pas; je me ferais un crime de vous encourager dans cette voie funeste. Mariez-vous!

LE BAS-BLEU.

Si je ne trouve pas de mari?

LE SECRÉTAIRE.

On en trouve toujours. Occupez-vous de vos enfants.

LE BAS-BLEU,

Si je n'ai pas d'enfants?

LE SECRÉTAIRE.

On en a toujours. Soignez-les, mouchez-les, torchez-les, nourrissez-les, débarbouillez-les, fustigez-les...

Le Bas-Bleu, écrasé par cette avalanche de conseils, n'ose plus rien dire et s'en va, piteuse et furieuse, serrant désespérément son manuscrit contre sa maigre poitrine.

Le secrétaire se replonge dans la lecture de son journal.

LE PATRON (*rentrant*).

Il n'est venu personne?

LE SECRÉTAIRE.

Si... un bas-bleu infect. Je lui ai fait le coup du « rôle de la femme ». Avec un sérieux!... Ça mord toujours! Elle a tout gobé, elle est sortie furieuse... et ça m'évite de lire son sale manuscrit. C'est crevant!

LE PATRON.

Crevant!

Tony d'ULMÈS.

LA
CRÈME
SIMON

EST LE COLD-CREAM PAR EXCELLENCE
POUR LES SOINS DE LA PEAU

Le seul recommandé
par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

Pour Calmer la Soif

Rien n'est plus utile, plus agréable,
plus hygiénique
que la boisson préparée avec le

SUCRE CASTILLAN

FRANCO PAR LA POSTE : 1.25

Adopté dans les régiments comme boisson
pour le repas

SIMON

PARIS, rue Grange-Batelière, 13

36, rue Bouchardy, LYON

Coût : DEUX CENTIMES le Litre

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

EN ROUTE

(Souvenir du monastère de Cluny.)

Vous n'avez pas connu le moine Sébastien ?
C'était un moine simple, honnête, bon chrétien,
Un moine heureux. Pourtant, on dit qu'au monastère,
Il allait négligeant la règle trop austère,
Que même, il ne faisait, bien qu'étant brave et fort,
Pour les grandes vertus qu'un tout petit effort.
Puis on lui reprochait d'avoir... Bah ! Les reproches
Ne valent pas le chant des orgues, ni des cloches ;
Et Sébastien jouait, sonnait, jouait surtout.
Alors, en écoutant, on lui pardonnait tout,
Car il se transformait à ces heures trop rares...
Et les jeux éclatants, les clairons, les fanfares,
Tout ce que l'instrument contenait de sanglots,
D'accords où l'harmonie est répandue à flots,
L'orage mugissant, les tendres mélodies,
Les échos, les soupirs, les voix entrecoupées,
Les violons divins, les flûtes, les hautbois,
Parlaient, pleuraient, priaient et chantaient sous ses doigts.

Un soir d'automne, un soir voilé de brume et d'ombre.
Sébastien était seul en sa cellule sombre ;
Et pendant que le moine ou l'artiste rêvait,
Il vit la pâle mort assise à son chevet.

Il pleura son clavier, ses cloches argentines,
Et quand on eut fini l'office des matines,
Le prieur qui, soudain, l'aperçut défaillant,
Le fit coucher aux pieds de l'autel flamboyant,
Les mains jointes, le front tourné vers la lumière,
Tous les religieux se mirent en prière,
Et le plus vénéré, doucement, lui parla :

— « Puisque c'est le moment suprême que voilà,
Cher fils, et que bientôt vous allez comparaître
Devant le tribunal redoutable du maître,
Si, parfois, vous avez oublié vos serments,
Demandez-lui pardon de vos égarements. » —

— « Merci, dit Sébastien. Oui, la grande heure sonne,
Mais, mon père, je n'ai jamais jugé personne,
Et je vous rendrai grâce en vous disant adieu,
Sans redouter, là haut, le jugement de Dieu. » —

Jehan LAINCONNU.

Lettre Parisienne

LE REVOLVER DU CHANSONNIER

On est, comme tout le monde le sait, follement gai dans les petits « bouibouis » de Montmartre, jamais on ne fut plus gai. La preuve c'est que le directeur d'un de ces cabarets, l'*Ane Rouge*, vient de se tirer un coup de revolver dans la bouche, ce dont il est mort en quelques instants.

Ce cabaret s'appelait l'*Ane Rouge*. Son directeur s'appelait Andhré Joyeux, nom éminemment prédestiné pour se tirer un coup de revolver dans la bouche. Il est vrai qu'Andhré Joyeux, avec une h à Andhré, addition indispensable et caractéristique, n'était qu'un pseudonyme, mais cela ne change rien au dénouement, puisque le petit monde qui gravite dans ces parages autour d'une façon de soleil factice, la gloire ou son apparence, ne

connaissait que le pseudonyme et guère le nom.

Cet Andhré Joyeux, je l'ai un peu connu. Souvent il vint m'apporter des chansons pour tâcher de les faire paraître dans les journaux où j'avais des amis. Très rarement j'y réussis, parce que les chansons, ce n'est pas indispensable aux journaux qui, surtout en ces dernières années, ont eu assez d'autres matières à donner en pâture à leurs lecteurs. Cela me dispensera de vous dire si ce pauvre garçon avait du talent ou non.

D'abord ce n'est pas la question, ensuite ce ne serait pas le moment de l'examiner. Du talent ! Est-ce qu'on est jamais sûr qu'on en a. On est sûr qu'on a du succès — quand on en a — et encore faut-il se dépêcher de s'en apercevoir, car on n'en a déjà plus lorsque l'on croit qu'on en a encore.

C'est peut-être ce qui est arrivé à Joyeux. Il avait eu son petit succès à sa façon. Un beau jour, il était devenu, par suite de je ne sais quelles circonstances, peut-être quelque héritage, Monsieur le Directeur de l'*Ane Rouge*. L'*Ane Rouge* c'est un fort petit cabaret situé près du premier plateau de Montmartre, avenue Trudaine, un cabaret fort petit assurément mais fort connu parmi ces sortes d'établissements. Jadis, il y a déjà près de vingt ans, il s'était appelé la *Grand'Pinte* et avait un peu été le prototype des cabarets pittoresques que le *Chat noir* synthétisa et éclipa.

Dans les dernières années de ce même *Chat noir*, la *Grand'Pinte* devint l'*Ane rouge*.

Pourquoi ? Voici : l'*Ane rouge*, c'était le surnom que Willette avait donné à Rodolphe Salis, le gentilhomme cabaretier, fondateur et directeur du *Chat noir*. Entre l'exquis dessinateur et le gentilhomme avait éclaté de graves différends, Willette alors avait poussé le propre frère de Salis à lui faire concurrence en prenant précisément pour enseigne le surnom qui l'horripilait.

Willette — tant de fiel entre-t-il dans l'âme des Pierrots ? — poussa la cruelle malice jusqu'à dessiner l'enseigne en fer découpé et peint qui se balançait à la porte du nouveau cabaret. Et cette enseigne était d'ailleurs fort réussie. Bien que l'*Ane rouge* n'eut plus le succès retentissant du *Chat noir*, il permit à son fondateur de se retirer avec un petit magot (plutôt gagné avec les consommations qu'avec la poésie et l'art) et Andhré Joyeux devint un beau jour directeur, comme je vous l'ai dit. Sa direction n'aura pas été aussi brillante et aussi bruyante que celle de feu Salis, mais sa fin aura été plus lamentable.

Dans les dernières années de sa vie, nous avons vu Rodolphe Salis continuer ses boniments cocasses avec la mort peinte (en vert) sur son visage. Il paraît que le pauvre Joyeux était lui aussi atteint d'une des maladies les plus graves, et lorsqu'il chantait, il ne conquerrait guère son surnom d'élection.

On a nommé, je crois, la terrible maladie qui le dévorait, c'est un de ces maux qui ne pardonnent pas. Lorsque le chansonnier s'est aperçu que, décidément, il était à la veille de ne plus chanter, il s'est enfoncé dans le gosier un canon de pistolet et ça été un couplet de chanson qui ne se répète pas, qui n'a pas de refrain.

Tel est fréquemment l'envers de la joie. C'est assez connu pour que nous n'ayions pas à philosopher là-dessus, sous peine de banalité.

D'ailleurs, le cabaret aura sans doute, demain, un autre directeur, quelque chansonnier aussi, qui, espérons-le, ne mourra pas d'une mort aussi tragique. C'est si vite fait, à Paris, de fermer un cabaret pour les quelques heures de l'enterrement du patron, et de le rouvrir pour l'heure où les consommateurs commencent à arriver. Ils n'ont même pas le temps de s'en apercevoir; s'ils s'en aperçoivent, qu'est-ce que cela peut leur faire. Ils demandent de la bière, on leur en apporte, des chansons et du bruit, on leur en fait. Le petit cabaret de l'*Ane Rouge* faisait beaucoup plus de bruit qu'il n'est gros. Il recommencera ce soir et, dans le bruit du piano devant lequel se plante déjà un chansonnier inédit avec de grands cheveux — ou des courts — et un air inspiré, on aura à peine perçu le bruit de la détonation. Encore certains passants auront, sans doute, cru que ce coup de pistolet faisait partie du répertoire de la gaieté parisienne.

Arsène ALEXANDRE.

LIBRE CHRONIQUE

La récente ouverture de la chasse donne une saveur toute particulière à cet écho transatlantique : « Trois jeunes chasseurs anglais, fraîchement débarqués dans les plaines de l'Ouest-Américain pour y chasser le bison, tuèrent dans leur première journée de chasse seize de ces animaux et en blessèrent neuf. Enchantés de leurs prouesses, ils revenaient triomphants, quand ils se virent appréhendés et emprisonnés; ils avaient tué... des buffles domestiques! » Nous relatons cette mésaventure afin qu'elle serve de leçon à nos camarades

et les rende très circonspects dans la chasse à la grosse bête... qui se rencontre fréquemment non seulement dans nos campagnes, mais jusque dans nos villes, très giboyeuses sous ce rapport.

* *

Donc, avant de tirer sur un quadrupède quelconque, il est sage de s'enquérir préalablement, auprès de naturalistes compétents, si le sanglier rencontré n'est pas porteur d'un groin au lieu d'une hure, et nous ne saurions trop engager les chasseurs débutants à s'assurer attentivement avant de lâcher leur coup de fusil sur un *buffalo* rencontré dans les pampas de notre banlieue, que le ruminant visé n'est pas quelque vache plus ou moins laitière... ou même un véhicule de la Cie des tramways.

A ceux qui trouveraient que j'exagère mes prudentes recommandations, je répondrai qu'il n'est pas rare de voir des Tartarins assez myopes, ou inexpérimentés, pour tirer sur un train en marche, croyant avoir affaire à une compagnie de perdreaux... qu'il est pourtant facile de distinguer d'une *idem* de chemins de fer!

* *

Passant de la chasse à ses sous-produits, « une exportation dont la France a, paraît-il, le monopole, est celle des cure-dents en tuyau de plume. C'est notre pays qui fournit l'Europe de cet utile petit instrument; une seule fabrique des environs de Paris en produit plus de vingt millions annuellement. C'était jadis une fabrique de plumes d'oie; quand les plumes métalliques furent inventées, elle devint fabrique de cure-dents pour utiliser son outillage. »

Quand nous n'aurons plus de dents — à force de nous déchirer les uns les autres dans la mêlée du *struggle for life* — on se demande à quelle nouvelle spécialité se voueront ces industriels avisés? D'autant plus que la dernière loi sur les courses interdit de vendre des pronostics, ou tuyaux, aux habitués de nos hippodromes.

Bah! il leur restera toujours la double clientèle de ceux qui couchent sur la plume... et de celles qui plument sur la couche.

FRANC-SILLON.

NOUVEAUTÉ MUSICALE

M. Eugène Duran vient de publier, chez MM. Janin et ses fils, éditeurs, 10, rue Président-Carnot, la mélodie *Nuit de Printemps*, primée au dernier concours du Cercle Pierre Dupont. Cette mélodie pleine de charme est certainement appelée à un grand succès.

Liqueur de Table

DE

PREMIÈRE MARQUE

ÉLIXIR

DE

S^T-PIERRE

DU

FRÈRE DIODATO CAMURANI

DIRECTEUR DE LA

Pharmacie du Vatican, à Rome

Dépôt général pour le Monde entier

EXCEPTÉ L'ITALIE

11, rue Grôlée, LYON

EN VENTE

Dans toutes les bonnes Maisons

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

EXPOSITION

Internationale Religieuse

DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

- 1^o A 50 % des bénéfices nets ;
- 2^o A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
- 3^o A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 fr. tous frais compris.

En vente : AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

THÉ

DES
MANDARINS

QUALITÉ EXTRA SUPÉRIEURE

250 grammes.....	2.50
125 —	1.50
50 —	0.60
Le kilo.....	9.50
500 grammes.....	4.75

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, Rue de Jussieu, 6
LYON

ANNUAIRE

GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon
et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN

DE LA

Ville de St-Etienne

Echelle 1/10.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie

(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

FUTUR MINISTRE

Quand ils furent à table, dans la petite salle de l'*Hôtel du Dauphin*, à Villeroche, où ils s'étaient fait servir à l'écart des voyageurs et des pensionnaires afin de pouvoir causer sans contrainte, dans ce désir d'épanchement qui hante les cœurs lorsqu'on ne s'est pas rencontré depuis des années, Louis Guillon, un ingénieur, récemment débarqué de New-York, dit tout à coup à son compagnon, Pierre Ginoux, un des principaux industriels de la ville :

— A propos, à mon passage à Paris, j'ai acheté le *Réveil Gaulois* et j'ai lu ces mots dans la manchette du journal : « Paul Blachet, directeur politique. » C'est une simple similitude de noms, ce n'est évidemment pas notre ancien copain ?

— Pardon, c'est lui-même.

— Allons donc ! ne te rappelles-tu pas qu'en rhétorique il nous faisait torde avec ses discours français ? Ce gail-lard-là n'a jamais su de sa vie écrire deux lignes correctement. Je me souviens encore qu'il écrivait toujours *apercevoir* avec deux p.

— Cela prouve simplement que la littérature et l'orthographe ne sont pas indispensables pour faire son chemin dans le journalisme et la politique. Mais puisque tu as l'air d'y tenir, je vais te conter l'histoire de Blachet :

— A sa sortie du collège où il n'était jamais parvenu qu'à user avec sérénité sur les bancs ses fonds de pantalons, il entra comme troisième ou quatrième clerc chez M^e Mohinot. La recrue n'était guère brillante pour cette étude d'avoué la plus importante de la ville. Mohinot pourtant parut satisfait, Blachet étant doué de cet imperturbable aplomb indispensable dans les affaires, et qui, à défaut d'autres mérites, impressionne favorablement les clients naïfs. Personne ne savait « les faire poser » comme lui quand le patron était absent. Il resta cinq ans chez celui-ci, cinq ans où il s'ennuya ferme, impatient d'aventures et d'imprévu, rongé par son frein, s'étiolant comme un rossignol en cage. N'eût été sa mère, il eût planté là, sans hésitation, Mohinot.

Je n'avais pas cessé de le fréquenter. Presque tous les soirs nous nous retrouvions au café. Sa toilette absorbait à coup sûr la plus grosse partie de ses appointements. Toujours mis à la dernière mode, la badine à la main, avec sa petite moustache brune retroussée qui donnait une expression décidée et martiale à sa physionomie déjà si expres-

sive, il passait sans peine à Villeroche pour le bourreau des cœurs féminins. Nous étions tous un peu jaloux de ses succès. Quant à Mohinot, qui savait exactement à quoi s'en tenir sur sa valeur, il ne se gênait pas pour dire : « Il est nul, mais débrouillard... il arrivera ».

A quoi?... l'intéressé lui-même aurait été bien en peine de préciser ses ambitions. N'ayant pas trouvé encore l'occasion d'essayer ses ailes, il manquait de confiance dans ses propres forces et, malgré son assurance, redoutait de retomber sur ses pieds à sa première envolée.

Mon père venait de mourir, laissant, je puis l'avouer aujourd'hui, une situation assez embarrassée. Adieu les folles équipées ! Il fallut se mettre bravement au travail pour empêcher la débâcle menaçante et rétablir notre fortune compromise par de malheureuses spéculations. Par suite des responsabilités pesant sur moi, mes relations avec Blachet, sans cesser entièrement, ce qui était impossible entre anciens camarades de collège, devinrent de jour en jour moins intimes. Je ne le vis plus qu'assez rarement. Je fus donc un peu surpris quand, un après-midi, je l'aperçus au milieu de la cour de l'usine, se dirigeant vers mon cabinet. Ma première pensée fut celle-ci : « Il vient m'emprunter de l'argent ».

Ne souriez pas. Blachet remuait assez les cartes, changeait assez souvent de vestons pour autoriser, par son genre de vie, cette supposition. Il entra de son air le plus dégagé, la main tendue : « Je ne te dérange pas. »

— Pas du tout, prends un siège ».

Il s'assit, roula une cigarette ; puis, promenant ses regards autour de lui pour bien s'assurer que nous étions seuls, il commença :

« Tu ne devinerais jamais pourquoi je suis ici ? »

— Non, » j'ajoutai aussitôt pour le mettre à l'aise et lui faciliter la demande qu'il allait m'adresser : « mais je m'en doute. »

— Comment, tu t'en doutes ? C'est étonnant, ma parole d'honneur !

Il me regarda d'un œil surpris, réfléchit une seconde et partit d'un franc éclat de rire.

« Ah ! elle est bien bonne ! Je parie que tu as cru que je venais te taper de quelques louis. C'est ça, n'est-ce pas?... apprends, ajouta-t-il d'un ton ironique, que les largesses de Mohinot suffisent pour le moment à mes passions. Mais pour revenir au sujet de ma visite, comme tu ne le devinerais pas tout seul, j'aime autant te l'apprendre tout de

suite. Voilà : j'en ai assez de la chicane, je vais me lancer dans la presse.

— Tu plaisantes », fis-je avec un sourire.

— Pas du tout.

— Il me semble cependant que tu manques de quelques-unes des qualités nécessaires à la profession que tu veux embrasser.

— Comment le sais-tu puisque moi-même je l'ignore ?

— Sans vouloir t'offenser, réfléchis un peu à ce que tu étais au collège.

— Je n'étais pas un fort en thème, je le sais bien, et puis après ? »

Je restai interdit devant une telle assurance. Renversé sur son siège, il reprit en lançant vers le plafond la fumée de sa cigarette :

« Alors, tu estimes que hors de l'orthographe pas de salut ?... Eh bien, pour mon compte personnel, j'espère te prouver bientôt le contraire... et puis, entre nous, n'exagérons rien, l'orthographe, affaire d'habitude, simplement ».

Et voilà Blachet qui, sans se soucier davantage de l'ahurissement peint, sans doute, sur mon visage, commence avec son aplomb habituel à m'exposer son plan.

« Dans la basoche, rien à faire. Je n'ai pas de patrimoine et le patron n'a pas de fille. La politique est maintenant et sera de plus en plus la carrière ouverte à tous ceux qui n'en ont point. Je pense, si je ne m'abuse, avoir les reins et les biceps assez solides pour y réussir... Mais quelle opinion dois-je adopter ? C'est une question importante que je n'ose trancher tout seul, car le départ, vois-tu, un bon départ, tout est là. Suis-je monarchiste ou républicain, démocrate ou absolutiste ? Je ne m'en suis jamais inquiété jusqu'ici. Aujourd'hui, c'est différent. Il s'agit de ne pas manquer le coche, et je suis plus embarrassé en l'occurrence que l'âne de Buridan. Plus je réfléchis, moins je suis avancé. Je crois donc qu'il est préférable de laisser au hasard, plus intelligent que ne se l'imagine le commun des mortels, le soin de décider ma ligne de conduite ».

Il tira une pièce blanche de son gousset et me la montrant :

« Tu vois cette pièce ? — Napoléon III, un pauvre diable qui, en fin de compte, n'a pas réussi, peut-être parce qu'il savait trop bien l'orthographe — si elle tombe sur face, je suis républicain ; sur pile, partisan du trône et de l'autel »

Il finissait par m'intéresser par sa blague et l'étalage de son scepticisme. Je me gardais de l'interrompre.

Il jeta sa pièce en l'air et se précipita pour la ramasser.

« Face !... je l'aurais parié... Vive la République ! »

Et, s'avançant vers moi, les mains dans ses poches, dressé sur ses ergots ainsi qu'un jeune coq, il ajouta :

« Si tu es jamais embarrassé pour choisir une opinion, fais comme moi, je te donne la recette pour rien ».

Il sortit quelques instants après. « Il est bien capable, pensais-je, dans sa folle présomption, de tenter la fortune par celle de toutes les carrières qui, en raison même de l'insuffisance de son instruction première, lui paraît justement fermée. L'événement viendra assez vite désabuser le malheureux ».

Je ne tardais pas à oublier notre entretien. J'avais, comme l'on dit, d'autres chats à fouetter. La lutte pour la vie, âpre, acharnée, sans trêve ni repos, m'absorbait assez pour m'empêcher de songer aux autres ; J'appris cependant que notre camarade, donnant suite à ses projets, venait d'être choisi comme correspondant par un journal parisien très répandue par une feuille de V... aujourd'hui disparue.

Bien que le début fût modeste, Blachet n'avait pas perdu son temps. Je me souviens de l'avoir vers ce temps-là, rencontré un matin en me rendant à l'usine. Il ne s'arrêta pas et me cria de loin : « Excuse-moi, un crime vient d'être commis à Saint-Romain, je cours à la recherche d'une voiture. »

Décidément, il entra en plein dans son rôle. Le plus fort, c'est que Mohinot, si dur pour ses employés, qui les jetait à la porte pour un oui ou pour un non, qui n'admettait pas une minute de retard, qui poussait l'amour du lucre jusqu'à les faire travailler une partie du dimanche sous le prétexte de mettre en ordre les dossiers et de collationner toutes les écritures de la semaine, s'était subitement pris d'une extrême indulgence pour le beau Paul. Il tolérait tous ses écarts, fermait les yeux sur ses fréquentes absences, ce qui enrageait les autres clercs, courbés du matin jusqu'au soir sous sa lourde férule, avec des reproches sans fin à titre de gratifications. Pendant ce temps, Blachet qui se promenait à travers la ville, la canne à la main, donnant pour raison qu'il avait des renseignements à prendre, ses correspondances à envoyer, voyait augmenter ses appointements presque à chaque mois. Personne ne comprenait rien à l'attitude de Mohinot qui ne se lassait plus, au palais et au cercle, de célébrer à tout propos l'intelligence et l'activité de son « meilleur clerc », Paul Blachet.

(A suivre).

Eugène DREVETON.

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1

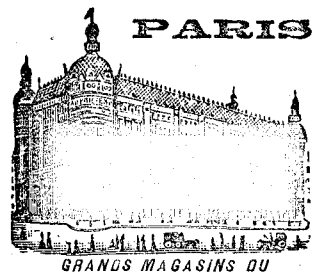
(DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE)

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES

et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs



Printemps

NOUVEAUTÉS

Nous prions les Dames qui n'auraient pas encore reçu notre Catalogue illustré « Saison d'Hiver », d'en faire la demande à

MM. JULES JALEZOT & C^e Paris

L'envoi leur en sera fait aussitôt **gratuit et franco.**

LA FIÈVRE APHTEUSE

Le ministre de l'Agriculture vient d'adresser aux préfets une circulaire leur enjoignant de prendre toutes les mesures capables de s'opposer à l'extension de l'épidémie de fièvre aphteuse. Donc le moment est bien choisi pour parler du Lysol.

Cette substance, comme désinfectant et antiseptique puissant, doit être préférée à tous les produits similaires. Pour désinfecter le corps des animaux, les étables, les râteliers, etc., on doit employer une solution lysolée à 3 0/0. Pour traiter les aphtes des onglons, solution de 2 0/0. Pour soigner les plaies de la bouche, de la mamelle, solution à 1/2 0/0. D'ailleurs, nous ne pouvons mieux faire que de conseiller aux intéressés de s'adresser directement à la Société Française du Lysol, 22, place Vendôme, où on leur fournira tous les renseignements nécessaires pour opérer.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous

Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON - 22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER.

Exiger le véritable nom

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{IE}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON
(ENTRESOL.)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS -- VENTE -- LOCATION

EN 20 JOURS
GUÉRISON RADICALE DE l'Anémie
Par l'ELIXIR DE ST-VINCENT-DE-PAUL

Seul Produit autorisé spécialement.

Pour Renseignements, s'adresser chez les
BŒURS de la CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique, PARIS
GUINET, Pharmacien-Chimiste, 1, Passage Saulnier, Paris.
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES ESPIC
ou le POUORE
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

BIBLIOGRAPHIE

MONITEUR DE LA MODE

Sommaire du numéro du 30 septembre 1899.

La chronique de la *Mode illustrée* de jolis vêtements est tout à fait intéressante. Deux pages entières sont consacrées aux dessins d'une belle salle à manger Louis XV, où l'on peut puiser des idées excellentes.

Toilettes nouvelles, vêtements, lingerie, manteaux d'enfant, on y trouve tout avec dessins et explications pratiques.

Une leçon de choses sur les points de lingerie, un roman illustré, de bonnes recettes du chef : voilà de quoi passer quelques instants agréables et très profitables.

N'oublions pas que le *Moniteur de la Mode* offre à ses abonnés, à titre purement gracieux, leur portrait photographié par la maison Walery.

LE MONDE ILLUSTRÉ

43, quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2218 du 30 septembre.

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Le Comte de Saint-Germain*, par G. Lenôtre. — *L'Hospice des Incurables d'Ivry*, par le docteur A. Richaud. — *Une Fête en l'honneur de Bertrand de Boru*, par G. L. — *Chronique musicale*, par A. Boisard. — *La Grève du Creusot*, par L. de Montarlot. — *La Semaine scientifique*, par H. Servet de Bonnières. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — *Chronique du Sport*, par Archiduc.

Explication des gravures : Revue comique, Echecs, Rébus, Récréations, Memento de la semaine, Sport, Chronique des courses, Bibliographie, Semaine illustrée, etc.

Nouvelle illustrée : *Monsieur Couperin*, par Pierre Cama, illustrations de Dedina.

Le numéro : 50 centimes.

Speacles et Concerts

LE GRAND CIRQUE SUÉDOIS

Directeur, Maximilien Schumann,

Le cirque Suédois, qui vient pour la première fois en France est le plus important des cirques d'Europe. Il comprend 150 artistes de premier ordre et 100 chevaux dressés d'une façon absolument remarquable. Au programme figure M. Max Schumann qui se montre écuyer accompli en montant en haute école la jument Wellgunde et dresseur hors pair dans la présentation de ses douze étalons, race trakène, ainsi que de Saïd, cheval clown.

Nous citerons encore les Georgettys, des acrobates miniatures vraiment extraordi-

naires; Mlle Gina, athlète et, pour finir, les évolutions équestres de seize amazones très affriolantes sous leurs armures étincelantes d'or et de soie.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs à 8 heures. Au programme : Miss Chester et son chien de marbre; les sept Dames acrobates; les gymnastes Chièrè et Emy; le comique Morin, etc.

SCALA-BOUFFES

Le comique Jeanot, Mlle Aussourd, le ténor Raynald, les clowns Adolfo et Marco. Tous les soirs *Minuit et demi*, pièce moderne.

GUIGNOL DU GYMNASE

30, quai Saint-Antoine.

Tous les soirs, à 8 heures, la *Dame Blanche*, parodie en 3 actes.

Dimanches, matinées de famille à 2 heures.

BULLETIN FINANCIER

Le marché des Mines d'or du Transvaal a été très agité, très mauvais, au début de la séance; il clôture dans de meilleures conditions sans toutefois revenir au niveau précédent.

Nos rentes et les autres valeurs ont suivi les mêmes fluctuations, mais reviennent en fin de bourse à peu près aux mêmes cours que la veille.

Le 3 o/o ferme à 100 fr. 62 au lieu de 100 fr. 65, après 100 fr. 52 au plus bas, le 3 1/2 o/o fait 102, 50 derniers cours.

La Banque de France a passé de 4040 à 4060.

Le Comptoir National d'Escompte s'inscrit à 598, le Crédit Foncier à 710, le Crédit Lyonnais à 955, la Société Générale à 597.

Nos Chemins se sont traités, le Lyon à 1880, le Nord à 2105, le Midi et l'Orléans n'ont pas été cotés à terme.

Le Suez a baissé de 7 francs à 3.585.

Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure recule à 62,07, l'Italien se tient à 92,90, le Portugais cote 23,80, le Russe 3 o/o 1891 90,75, le 3 1/2 o/o 1894 97,15, le Turc D s'inscrit à 2245, la Banque ottomane à 550.

Les actions de l'Epicycle se traitent activement sur le marché en banque aux environs de 125.

Le Propriétaire-Gérant; V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^{ie}, Lyon. — Anc. Maison A. Wallent.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Été. — Prix : 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS